

CONFINEMENT MA VIE DE PROFESSIONNEL · LE DU SPECTACLE



AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
SPECTACLE
VIVANT

Vincent Roche Lecca

Directeur

Théâtre de Bourg-en-Bresse (Bourg-en-Bresse - 01)

D'où nous écrivez-vous ? Êtes-vous sorti.e de votre lieu de confinement ?

Mon confinement se déroule depuis plus de deux mois à mon domicile à Bourg-en-Bresse, dans une petite maison un peu à l'écart du centre-ville. J'y ai vu le printemps grandir comme jamais, la vie quotidienne s'est organisée à six avec mon épouse qui exerce dans le secteur culturel également en télétravail, mes deux garçons de plus en plus complices, ma mère rapatriée de son appartement francilien, une jeune fille au pair guatémaltèque. Cet espace constitue une prison dorée à l'abri de la menace d'un extérieur devenu incertain. Ce lieu est aussi devenu le foyer de petites utopies.

L'épisode que nous vivons (confinement, mise en sommeil des liens sociaux traditionnels, arrêt des spectacles et de la vie culturelle et artistique...) a t-il exercé sur vous de la sidération ?



Gageons que les années 2022 et 2023 verront exploser les initiatives et innovations culturelles, organisons-nous et soyons prêts au rendez-vous. La culture aime à se requestionner lorsqu'elle tient salon et est sur le divan, soyons à la hauteur de l'enjeu pour éviter les déceptions.

Le temps de la sidération est survenu lors des premiers jours car je n'avais pas vu venir la dangerosité de ce virus,

la soudaineté de cet épisode historique et des décisions gouvernementales des premiers jours.

Les semaines suivantes ont plutôt été celles du temps de la compréhension. La fermeture des établissements bousculait soudainement un système dans nos vies professionnelles et personnelles quelque peu frénétiques. Au-delà de l'aspect dramatique des familles touchées et des professionnels de santé mobilisés au courage exemplaire, cette période s'annonçait aussi comme une chance unique qui nous était offerte. Celle de repenser nos priorités, nos mobilités, notre secteur professionnel et ce rôle de médiation des opérateurs culturels entre les artistes et les spectateurs puisque nous étions coupés des deux.

Le temps de l'action tarde à venir car il est lesté de plusieurs éléments : manque d'affirmations politiques, envie de protéger à court terme notre outil de travail et nos compagnons artistiques qui font face à des annulations, gouvernance instable dans cet entre-deux tours municipaux, organisation personnelle, sollicitations multiples, besoin de prendre la mesure du contexte.

Au-delà de ces ressentis, il faut dire que cette pause sur la frénésie professionnelle habituelle a été salutaire. J'ai assisté à cinq mille spectacles en vingt ans, était ces dernières années en dehors de chez moi trois à quatre

soirs par semaine, à dormir à l'extérieur soixante jours dans l'année pour des repérages artistiques, à ne plus avoir parfois que le train comme seul lieu sans sollicitation propice à la concentration... Cela manque évidemment car dicté par la passion, mais le temps viendra bien assez tôt d'enfourcher le tigre de nouveau.

Comment réinventez-vous votre organisation ? Qu'avez-vous mis en place pour rester en lien avec l'extérieur ?

Je connaissais les trois-huit, bienvenues aux six-quart ! Des heures de télétravail chacun son tour dans le couple, une nouvelle petite course de rallye. Cela change des douze heures par jour chacun en temps habituel à être entre deux réunions, deux voyages ou deux spectacles. Sauf que le temps non télétravaillé se passe essentiellement avec l'école à la maison ou les tâches ménagères qui ont doublé. Mais également le plaisir, il faut bien l'avouer, de quelques jeux enfantins d'extérieurs et d'intérieur, de lectures récentes d'écrits de professionnels de la culture inspirés et inspirantes, de lectures anciennes qu'on repoussait à plus tard, de quelques films. Plus que d'inventer, pour palier, je me suis adapté. Le lien avec l'extérieur s'est uniquement déroulé au téléphone et en visioconférence et comme dans la vraie vie, à travers des temps assez longs aléatoirement

fertiles et nécessaires.

La crise sanitaire actuelle va t-elle vous amener à « révolutionner » votre approche du monde ? À interroger la place, le rôle de la culture ? Cela se traduit t-il dans votre pratique ?

Le souvenir de cette crise du coronavirus et ce confinement de près de trois mois – avec une fragilité respiratoire je prolonge la mise sous cloche un mois de plus au moins - m'accompagneront longtemps. Ils renforcent des intuitions préalables : fuite en avant des agendas, folie d'une économie toujours plus performante, suicide écologique, crise de la représentativité.

Fuite en avant des agendas car nos vies sont devenues gestion de planning, chasse aux temps morts, confusion entre vivre à fond et remplir au maximum, implication et justification, envie de bien faire et peur de décevoir. Une personne avec des sons dans les oreilles ou des mots devant les yeux est devenue rare dans une salle d'attente ou un transport en commun – et je ne suis pas plus brillant de ce point de vue. Cette crise est un terreau fertile de l'individualisme, du tout à la maison, du tout écran, de la voiture individuelle, qu'il faudra combattre ardemment.

En outre, nous avons construit une machine économique toujours plus performante qui s'apparente à une Formule 1 : toujours plus fuselée,

rapide et nécessitant un haut niveau d'anticipation et de technicité. Sauf qu'au premier grain de sable, c'est la sortie de route. Comment construire une économie qui s'apparente plus à un 4x4 - cela m'amuse de chanter cet engin -, capable de souplesse, d'adaptabilité et de rouler sur tous les chemins ?

Dénoncer le suicide écologique de notre société moderne devient une lapalissade tant le concert ambiant et salutaire d'un réveil collectif sur le sujet devient obligatoire. Mais comme tous, cette crise interroge plus que jamais sur nos mobilités, la relocalisation de nos moyens de production, le rapport à nos territoires et au vivant.

Enfin, la difficile confiance à l'égard de nos dirigeants. Nous avons basculé dans un monde où on concerta au moment des annonces, on annonce puis on réfléchit aux modes d'application. Nostalgie d'un temps où on concertait avant d'inventer des réponses publiques, où on en faisait l'annonce officielle lorsqu'on était prêt joignant l'écrit à la parole, le décret au discours. Les sujets durant cette crise servant d'exemple de ce retournement sont nombreux : maintien du premier tour des municipales, port du masque, activité partielle, ouverture des écoles, fonds d'urgence du ministère de la culture ou de la Région Auvergne-Rhône-Alpes...

La place de la culture reste la même selon moi : souterraine et liante, tantôt incomprise tantôt adorée, discrète et essentielle, cigale et fourmi. Dans une reconstruction d'après, il manquera de l'argent. Pour les hôpitaux, les écoles et les lieux de soutien aux personnes fragiles. Pour panser une économie dégradée et les décrochages de certains territoires urbains ou ruraux. Pour accompagner la perte de confiance sur la construction individuelle par l'altérité et des blocs familiaux lézardés. Après les deux premières guerres mondiales, il a fallu attendre deux ans avant que la culture explose de nouveaux : 1920 - et non tout de suite dès 1918 - pour le foisonnement de près de dix ans des Années folles ; 1947 - et non dès 1945 - pour la création du Ministère des Arts et Lettres, les visions de Jean Dasté, le Avignon pour tous de Jean Vilar, socles professionnels sur lesquels nous vivions encore. Gageons que les années 2022 et 2023 verront exploser les initiatives et innovations culturelles, organisons-nous et soyons prêts au rendez-vous. La culture aime à se questionner lorsqu'elle tient salon et est sur le divan, soyons à la hauteur de l'enjeu pour éviter les déceptions.

Pensez-vous que cette crise va changer les pratiques culturelles ? Quelles sont vos principales craintes à l'issue de cette situation ? Vos espoirs ?

Comment voir venir l'envie de tout un chacun dans sa soif de culture dans l'après crise Covid ? Le livre, la musique ou les séries audiovisuelles ont su tirer leurs avantages de cette pause mondialisée chacun à son domicile. Les musées, salles de spectacles ou de cinéma beaucoup moins. Beaucoup ont hâte d'y retourner, c'est indéniable mais qui, quand, comment et combien ? Bien malin qui pourrait l'anticiper. Va-t-on se rendre compte encore un peu plus que les spectacles sont comme des papillons fragiles et éphémères, qu'un tableau s'apprécie face à son original, qu'un film se vit en grand écran avec un acte volontaire de déplacement dans une salle obscure ? Être spectateur c'est être au monde dans sa capacité à regarder les angles morts ou les quatre coins de la pièce comme le raconte Wajdi Mouawad dans son journal du confinement. Cette faculté ne se décrète pas, elle s'exprime et s'exerce, mue par une force intérieure que l'on peut cultiver mais pas apprivoiser. Les gens auront-ils massivement un engouement à aller se masser dans des stades ou des espaces clos ? Devrons-nous montrer des œuvres à la dramaturgie altérée avec une personne tous les quatre sièges ou

m², masquée et les mains gelhydroal-coolisées ? Devrons-nous attendre les dix-huit mois promis avant l'arrivée du vaccin et ne rouvrir qu'à l'été 2021 ? Devrons-nous faire avec ?

Mes craintes à l'issue de cette crise sont que la culture se marginalise encore plus, non prioritaire dans son investissement public et dans son rapport à chacun, réduite à la société de loisirs d'un bien-être accessoire une fois les besoins primaires assouvis. Je redoute également l'envie des professionnels de mettre les bouchées doubles ensuite, de ne pas tenir les « plus jamais cela » que la culture se promet souvent à elle-même.

Mes espoirs sont pluriels.

Celui du ministère de la pensée décrit par Demarcy-Mota : une culture qui s'allie et se fédère avec les secteurs des sciences, de l'éducation, de la santé et de l'écologie – auxquels je rajouterai volontiers ceux de l'urbanisme, de l'entreprise et des sports – pour penser collectivement une intervention publique concertée. Avec comme seul critère de rentabilité une contribution citoyenne à la pacification des relations et de comment on prend soin des gens et de leurs imaginaires. Que les gestionnaires de lieux se pensent comme les animateurs du spectacle vivant sur un territoire dans un système d'alliances locales. Que l'on revienne aux temps longs d'expérimentation entre les artistes

et les publics comme le définit Joris Mathieu. Que les lieux publics redeviennent des lieux refuge et amicaux, que l'on mette encore des barbecues et des babyfoots dans les halls des théâtres, que les élus considèrent les acteurs culturels comme des baromètres de leurs administrés, qu'il y ait moins de projets et mieux de projets, que l'on accompagne mieux les répertoires des compagnies, que l'on considère tout autant l'œuvre que l'artiste et sa démarche, la qualité de l'œuvre tout autant que son expérience éphémère et collective.

Comment peut-on faire vivre le spectacle vivant en période de confinement ?

Je crains de ne pas avoir trouvé une réponse franche à cette question. Le spectacle vivant, en tant que lien aux autres, soutien des imaginaires, de l'esprit critique, des plus fragiles, est évidemment plus que jamais à renforcer durant cette crise sanitaire. Mais vivre ensemble, les uns contre les autres, une émotion éphémère d'un instant de spectacle, devant des artistes de chair et d'os, de corps et de mots, n'est-ce pas antinomique avec le chacun chez soi du confinement ? Un grand coup de chapeau à ceux qui ont inventé tout de suite et avec courage des feuilletons radiophoniques, récité des textes et des poésies au téléphone, pousser la chansonnette aux balcons ou dans la cour des Ephad,

permis d'accueillir dans les foyers des marionnettes comme nouveaux compagnons. Mais je n'ai pas eu cette énergie, par humilité face aux situations dramatiques ou par mollesse d'esprit, occupé à imaginer la réouverture de nos lieux, le lien à maintenir avec les dizaines de compagnies dont nous annulions la rencontre avec les habitants de notre territoire. A la manière de certains artistes avec qui j'ai maintenu un dialogue régulier – et je ne m'en revendique en rien -, j'ai préféré profiter de l'instant présent pour me mettre en retrait, qualifier les actions passées, penser, écrire, me projeter sur l'après.

Comment imaginez-vous le secteur du spectacle vivant après la crise ? Quels impacts la crise aura-t-elle sur votre pratique ?

J'imagine un spectacle vivant en proie aux tiraillements. Entre celui de vite terminer des œuvres en création coupées dans leur élan, entre celui de vite donner de l'horizon sur de prochains spectacles, des saisons 2021-2022, 2022-2023 pour les montages de productions ou les abonnés des lieux. Mais également une remise à plat de nos méthodes, de nos calendriers à trois ans, propices aux œuvres à la maturation lente ou nécessitant l'appropriation d'une nouvelle technique. Mais également incompatible avec une urgence créative de mettre sur un plateau un cri du cœur, une

obsession, une urgence, un coup de gueule, à porter avec les tripes de l'artiste convaincu, et pour lesquels parfois après la première présentation publique arrivée quelques années plus tard, la petite flamme intérieure a été soufflée. Sans compter les difficultés à venir de faire cohabiter sur l'année 2021 les œuvres annulées et reportées de l'année 2020, les options de 2021 d'avant la crise et la venue de nouvelles envies, sollicitations, écritures, gestes, le tout avec des budgets 2021 loin d'être assurés.

Il conviendra également de trouver des arguments pour redire le caractère unique d'un spectacle face à un public. Ni les artistes qui le portent ni les spectateurs qui le regardent ne sont les mêmes d'un jour sur l'autre. Tant de métiers, de compétences et d'argent pour cette bulle poétique et collective d'à peine une heure ou deux. Je suis gourmand de littérature ou de cinéma et leurs œuvres finies peuvent être visionnées ou lues dans 800 salles en France en même temps, dans plusieurs pays du monde conjointement, dans chaque foyer, et passeront les siècles au gré de leur restauration ou de l'usure de leur support.

Qu'en est-il du spectacle vivant ? De ces œuvres en perpétuel mouvement. De ces moments éphémères que nous sommes des milliers à vivre chaque été dans ces festivals d'art de la rue

ouverts à tous, des milliers dans ces festivals de musiques actuelles enivrés ou de musiques savantes aux temps suspendus ? De ces saisons culturelles constitutives d'un territoire qui font chaque année l'un des ciments de l'habitabilité d'un territoire par des expériences collectives uniques ?

Je crois également qu'il conviendra de questionner notre éparpillement professionnel qui a tant de mal à porter ses revendications collectives. Et peut-être aussi faudra-t-il choisir son camp. A tant chanter sa singularité, la culture n'est pas toujours présente sur l'échiquier des politiques publiques, la loi Notre ayant renforcé cela. A vouloir être ailleurs, transversale et partagée, la culture n'est parfois plus nulle part. Et je redis que je préfère courir derrière un groupe éducation-social-santé-recherche que derrière un groupe industrie-loisir-économie-tourisme.

Racontez-nous un témoignage, une anecdote vécue dans cette période si particulière.

N'ayant pas touché un rasoir depuis le début du confinement mes garçons m'appellent Maître Confinus !



En savoir plus sur
le Théâtre de
Bourg-en-Bresse - EPCC :
<https://www.theatre-bourg.fr/>

MAI 2020

CONFINEMENT : MA VIE DE PROFESSIONNEL·LE DU SPECTACLE

Éditeur : Auvergne-Rhône-Alpes Spectacle Vivant //
Directeur de la publication : Nicolas Riedel

Auvergne-Rhône-Alpes Spectacle Vivant est soutenue financièrement par le ministère de la Culture / Drac Auvergne-Rhône-Alpes et la Région Auvergne-Rhône-Alpes.



La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
SPECTACLE
VIVANT

33 cours de la Liberté - 69003 Lyon
04 26 20 55 55

contact@auvergnerhonealpes-spectaclelivant.fr
www.auvergnerhonealpes-spectaclelivant.fr

SUIVEZ-NOUS SUR   